

## GERARD CARTIER : LES METAMORPHOSES (Le Castor Astral)

« *En si peu de momens tant de métamorphoses* »

(Maynard)

Vous ne trouverez dans ce livre l'ombre Ovide qu'en ce poème de la page 78, *Autoportrait en faune* qui évoque pour moi plus que « *Les Métamorphoses* » « *Les Tristes* », mais dont je veux pour commencer recopier ces vers admirables :

*Qu'importe*

*Si l'amande a séché dans l'écale si*

*Ma vie n'est plus qu'un rebut sec et noir*

*Pourvu que pour fruit de toutes mes veilles*

*Deux ou trois souvenirs colorés me traversent*

Et si je cite en épigraphe le vers de Maynard c'est parce qu'il ouvre précisément la section « *Métamorphoses* » de ***l'Anthologie de la poésie baroque française*** » de Jean Rousset,<sup>1</sup> poésie à laquelle dans la forme comme dans le ton se rattache (j'y reviendrai) l'ouvrage de Gérard Cartier

Car c'est d'abord un livre de méditation poétique, sur l'inconstance, le songe et l'illusion, sur le temps et la mort, livre du recueillement et de la gravité, semblable à ces anciens recueils de poèmes ou de préceptes que les sages avaient coutume de pratiquer. Livres du retrait, livres du désert, propres à fortifier l'âme, à l'éloigner des vanités du monde (et dieu sait aujourd'hui...),

*Repousser le siècle      enfermé au secret*

*Flattant des vertus inutiles*

A l'exemple entre autres de Pétrarque écrivant « *De la vie solitaire* ». Manuels de la vie lettrée qui s'écoulerait dans l'entretien de l'âme avec elle-même, avec les livres, avec de rares amis. Eloge-élégie à la solitude et à « *la revenante* », la poésie.

---

<sup>1</sup> José Corti 1988

*Celle du passé du silence des nombres*  
*La belle amnésique*                      *évanouie*  
*Dans la folie des herbes*

Au reste qui sont-ils, ceux à qui il s'adresse ? « *Aux ascètes, aux solitaires* », mais aussi « *aux grammairiens, aux ogres, aux amants* », cela en dit long sur l'intention. Qui est de glorifier la langue, la pensée, la sagesse et son contraire : la passion (amoureuse bien sûr), le corps affamé de nourriture terrestre et spirituelle. Et comme si ce n'était pas assez, l'épigraphe d'Octavio Paz à l'ouverture est là pour nous rappeler la nature même de la poésie : « *La poésie est nombre, proportion, mesure : langage...* ». C'est-à-dire science de la composition, ce que le « lecteur pensif » découvrira sans peine dans les pages qui suivent, et je souhaite qu'il en demeure ébloui se reportant, à la fin aux différents modes d'emploi des *Métamorphoses*.

Autant dire que ce livre, plus encore que le précédent, -« *Le voyage de Bougainville* »- est un livre « *savant* », érudit, difficile, que sa forme, sa composition sont celles d'une géométrie d'éclairs et d'échos. On sait que Gérard Cartier est de formation scientifique, qu'il fut ingénieur avant (?) d'être poète, et donc que la poésie pour lui est une « science passionnée », une science habitée par la passion de la langue. En vue d'un prochain numéro de la revue *Secousse* dont il est un des responsables, il m'a récemment demandé de réfléchir à cette question impertinente : « *La poésie est-elle réactionnaire ?* » Eh bien oui ! Si je m'en rapporte à ce livre. Réactionnaire, dans la mesure où elle repousse les sirènes d'une prétendue modernité d'une « avant-garde » de l'écriture qui se débarrasserait du sujet, pour « défendre et illustrer » la langue, la splendeur de la langue (ici celle du vers), cette langue qui nous vient du seizième et du dix-septième siècle, de Jean-Baptiste Chassignet ou Théophile de Viau, ou de plus loin encore, de Thomas d'Angleterre, et dont j'entends dans ces vers tant d'échos.

*Enveloppés dans l'éclat d'un âge où personne*  
*N'avait encore inventé la prose un brasier*  
*Entre les bras qui déchire*                      *en joie*  
*Vont les amants*                      *et ne consume pas*

Comme Jude Stefan, Gérard Cartier peut bien dire : « *Merci à Racine et Littré pour le festoyant français<sup>2</sup>* » (c'est qu'ici au fond il est question de festin et de gourmandise).

Le livre se déroule comme un banquet auquel nous sommes conviés .La **Table** à laquelle on se reportera à la fin du repas nous indique que les six sections qui le composent correspondent aux différents plats qui nous furent servis : Apéritifs, Hors-d'œuvres, Poissons, Viandes etc... sans oublier les vins et café.

Vous pourrez donc vous amuser à retrouver dans chaque poème un pâté d'épeautre, la rascasse :

*Ils déchirent des poissons au corps épineux  
Flattant d'arêtes leur dépit du monde*

le porc au sang ou la palombe aux prunes (cachés dans les poèmes comme ces motifs des tapisseries ou ces figures dans le feuillage des arbres des dessins-devinettes de notre enfance).

Ainsi nous sont proposés trois modes de lecture, la première donc, suivant le rituel du banquet, la seconde où, comme dans un jeu de cache-cache se sont glissés à la table, les **Hôtes** les plus divers, soucieux de préserver leur incognito. Leur place à table nous sera seulement révélée à la fin du livre sous la rubrique « *Hôtes* ». Figures cachées elles aussi dans chaque poème pour en confirmer le thème, emblématiques d'une histoire éclatée de la poésie, de l'Antiquité jusqu'au présent (soit encore une fois 6 sections). Vous serez surpris d'y rencontrer aussi bien Homère qu'Hildegarde de Bingen aussi bien William Shakespeare qu'Anna de Noailles ! aussi bien Aragon que Georges Brassens. Et même Tintin ! J'en passe et des meilleurs. Ou des pires (Alain Bosquet). Vous avouerai-je que ce second mode d'emploi a particulièrement aiguisé mon appétit (et ma perplexité), suffisamment pour que je me prenne au jeu d'une « lecture devinette » Certains de ces convives seront facilement démasqués.

*Au visiteur  
Qui déchiffre les pierres fendues O ye  
Fountains... et dans les allées abandonnées  
Contemple sa mort Les Cendres dans la main*

---

<sup>2</sup> A la Vieille Parque

De Gramsci...

D'autres resteront dans l'ombre, présences mystérieuses, quelques mots qui leur ont échappé,

*L'âme dit le vicomte est économe  
Et le corps dépensier*

Mais après tout qu'importe Chateaubriand !

*« Mais foin du vicomte et du cabinet noir  
Mieux aujourd'hui bien mieux me plaire  
Des chants et des vins de Nuits... le corps  
Est prodigue et veut se répandre »*

C'est le troisième mode de lecture qui retiendra notre attention, le plus évident et le plus significatif de la démarche méditative de Gérard Cartier. Le livre se compose en effet de 6 sections de 10 poèmes précédés d'une « ouverture » soit 6 fois 11 (plus deux illustrations de Titus Carmel). Rappelez-vous « la poésie est nombre » La succession des textes installe une dialectique de l'expansion et du retrait, du dehors et du dedans : 1. **Épouser le monde...**, 2. **Faire de soi sa discipline...**, ce qui est aussi l'éternelle tentation humaine de l'alternance entre le creusement, le sensualisme, 3. **Cultiver ses vices...** et la rationalité, l'ambition (ou la tentation), d'une connaissance totalitaire du monde, 4. **Donner sens au chaos...**, vite rabattue dans l'ordre du désir ; 5. **Hasarder tous ses sentiments...**, pour enfin aboutir à l'ordre du poétique : 6. **Multiplier les formes...** Métamorphoses/ Anamorphoses.

*Multiplier les formes avant de transporter  
Dans l'argile mon règne*

D'où ces alternances entre l'éternel et l'éphémère, entre l'aspiration (l'infinif du désir : épouser, célébrer, faire de soi sa discipline), la louange et la prière (« *Bénie celle qui soulage et délivre* »), l'élan irrépessible et le renoncement,



Et que fait, en présence de cette réalité, rassasié de chagrin le poète ? Un poème, « **La dévoration du monde** », nous le dit : « *dans la pénombre/ De nos cabinets dépeçant les poètes/. Et nous en repaissant* ». Effrayant constat de ce que nous sommes, modulé, réitéré plusieurs fois :

*« Tout nous accroît tout  
Nous bénit Seuls se repaissent d'eux-mêmes  
Moines et poètes qui du plaisir ne savent  
Que le spectre*

Voilà qui élève le livre bien au-dessus d'une coquetterie d'érudition. Et, arrivé à ce point de ma lecture critique je m'aperçois que je n'aurai rien dit de sa beauté, de la beauté de cette langue, rigoureuse, austère, « frappée » dans l'espace du décasyllabe ou de l'hendécasyllabe. Il y a là cette fois encore des vers qui sont parmi les plus beaux qu'il m'ait été donné de lire ces temps-ci, au point qu'il m'a été presque impossible d'en détacher quelques-uns pour les citer ici. Mais comment résister au plaisir quand soudain, au détour d'une page brille le pur joyau d'un alexandrin

*Le jardin sous la berce et les chardons s'efface*

Et que pourrais-je faire d'autre que répéter ce que j'avais dit du « *Voyage de Bougainville* ». Austérité, rigueur de l'écriture, toute scientifique, au service d'un dessein qui vise à hisser la poésie vers sa fonction première, la plus haute, qui est accès à la connaissance de l'âme et du monde (et de leur réciprocity), par le moyen d'une parole magistralement rythmée.

Il faut bronzer l'émotion dirai-je, pour finir, paraphrasant Saint Just. Et si jamais livre aura démontré que la véritable poésie n'existe que dans et par l'émotion rythmique et syntaxique, que dans et par cet effort de la langue vers la splendeur du vers, c'est ce livre des *Métamorphoses*. Quitte à se ranger dans le camp des anciens contre les modernes.

Claude Adelen. Mars 2017